

Agen, 16 Novembre 2004

Inquiets de cent nouveautés, nous nous posons des questions anxieuses sur la reproduction et la sexualité, celles des plantes, des bêtes, sur les nôtres aussi bien ; nous posons des questions sur la douleur, l'espérance de vie, la réanimation et l'euthanasie, la mort des espèces et, peut-être, de l'humaine ; des questions sur la transformation du monde agricole, la raréfaction du travail, l'occupation de nos jours ; sur l'environnement, la richesse et la misère, celles du Tiers- et du Quart-Monde, sur l'injustice des partages et les brassages de populations... inquiets de ces nouveautés, nous interrogeons leur source, nos savoirs, nos pouvoirs et nos impuissances... pour comprendre aveuglément que nos vies changent aujourd'hui comme sans doute jamais dans le passé, que se transforme l'humanité, que nous avons besoin d'inventer un homme et un humanisme nouveaux.

Or, contraints, obsédés, aveuglés par le court terme, nos institutions publiques, politique, médias, finances, économie... courent leurs étapes brèves sans considérer ces préoccupations. Oui, dans les moments historiques décisifs, comme celui que nous vivons et les trois exemples que je vais citer, la nouveauté, quoique prégnante et redoutable, advient pourtant comme un voleur dans la nuit. Présente partout, nul ne l'assume, ne l'accompagne ni ne la promet. Sauf quelques témoins actifs et lucides.

Faute de documents écrits, nous avons perdu toute mémoire de tels héros pour la révolution néolithique, où apparurent un élevage et une agriculture que délaissent les temps actuels ; mais, à la Renaissance, où naît la science moderne, Montaigne tente de redéfinir l'homme, en se décrivant lui-même ; de même, à l'instauration de notre ère, se profile une autre haute figure : saint Paul.

Passé donc mes remerciements à Monseigneur Descubes, ci-devant Évêque d'Agen, exhaussé au titre supérieur et passé de Garonne en Seine -m'expliquera-t-il pourquoi, avec une désinence identique, la langue française prononce Agen, mais Rouen ?- de m'avoir invité à parler ici de saint Paul, justement, je tiens à préciser que je ne me targuerai, ce faisant, ni d'une compétence d'exégète, encore moins d'une expertise en histoire des religions, mais que je veux présenter un témoin et l'acteur en second d'une bascule de culture analogue à celle que nous vivons aujourd'hui. Je tenterai de traverser l'histoire vers l'anthropologie ancienne et les temps contemporains.

En propageant la Nouvelle, celui qui d'abord s'appela Saül inventa, en effet, au premier siècle, une ère nouvelle, la nôtre, au moment où, selon nos comptes, s'effondre l'Antiquité. Qui, par les ruines du passé, se lève aujourd'hui pour annoncer, comme lui, et, comme lui, préparer les générations futures à l'ère imprévisible et formidable qui commence ?

Il nous manque aujourd'hui un saint Paul. Qui fut-il ? Qu'a-t-il fait ?

Juif, grec et latin, saint Paul réunit en sa personne, unique, trois des antiques formats d'où l'Occident naquit. Pharisien pieux, né à Tarse dans une famille de la diaspora, instruit à Jérusalem auprès de Gamaliel, il respecte la Loi mosaïque et ne cesse de citer savamment la Torah, Psaumes et Prophètes. Connaît-il la Philosophie grecque, au moins par Philon, nous l'imaginons, car, en cette langue qu'il écrit, parle et dont, parfois, il mentionne quelque auteur, il lui arrive de dire qu'il en admire la sagesse et redoute la raison. Citoyen romain comme son père, il se vante de ce rang ; il connaît le droit, puisque, condamné, il fait appel aux tribunaux de l'Empire.

Saint Paul ne symbolise pas seulement le métissage culturel qui avait cours autour de la Méditerranée durant la Pax romana chez les marins, les commerçants portuaires ou quelques rares lettrés, mais il réalise surtout l'homme total que construisaient alors la Loi, le Logos et l'Administration, trois formats forgés aux feux du monothéisme hébraïque, de la raison hellène et du droit romain, issus respectivement du rite dans le temple, de l'harmonie dans le Cosmos et de la cité

dans l'Empire. Cette triple appartenance à une société organisée, à un monde proportionné, à un Dieu tout-puissant, promet des conduites excellentes. Rituelle, rationnelle et juridique, trois règles sculptent l'univers de l'antiquité : réunissant trois normes parfaites, elles définissent l'ère de Saül, nom qu'il porte avant sa conversion. Qui n'a pas connu de tels chefs-d'œuvre humains, ne les a point admirés, n'en pas redouté l'intégrisme ?

Ainsi triplement formaté, saint Paul, nouvellement nommé, sort soudain de la trinité de ses appartenances, parcourt la terre habitée, invente Père à venir, et, ce faisant, brave trois échecs : ses coréligionnaires le persécutent, réunis à l'Aréopage d'Athènes, les philosophes grecs se moquent de sa jacasse ; Rome le juge et l'exécute, sans doute. En lui et par lui bifurque la tige de ce que les traditions indo-européenne et sémitique construisirent de meilleur et de plus durable ; en lui s'incarne et par lui s'ente la nouvelle qu'il annonce, en lui surgit le rameau d'une créature neuve. Les anciens formats supposaient, en effet, qu'il appartînt à trois communautés : le nouvel homme ne s'identifie à aucune, pour en créer une originale. Laquelle ?

### *Appartenance et identité*

Dans un ouvrage précédent, j'écrivais : mon identité ne se réduit point à mes appartenances. Ne m'appellez donc point vieillard, mâle ou écrivain, rangez-moi plutôt dans tel sous-ensemble, groupant respectivement âge, sexe ou métier. Au-delà de ces implications, qui suis-je ? Moi. Tout le reste, y compris ce que l'administration m'oblige à écrire sur ma carte dite d'identité, désigne des groupes auxquels j'appartiens. Si vous confondez appartenance et identité, vous commettez une erreur logique, lourde ou bénigne, selon ; mais vous risquez une faute meurtrière, le racisme, qui consiste, justement, à réduire une personne à l'un de ses collectifs. Cette distinction, si importante que j'aime à la reprendre, j'ignorais, dans le livre où je la découvris, que nous la devons à saint Paul : et en théorie, parce qu'il l'énonce, et dans sa vie, puisque la bonne nouvelle qu'il annonce rompt avec les anciens formats, tous trois liés à des collectifs.

« Il n'y a plus, dit-il, ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre, ni mâle ni femme » (Galates, 3, 28). Prise de Joël, cette phrase ne mentionne que des classes, sexes, langues ou nations... en somme des collectivités ; elle signifie qu'il n'y a plus d'appartenance au sens de tantôt et que cette disparition laisse place à l'identité je = je : « par la grâce de Dieu, je suis qui je suis » (I, Cor, 15, 10). Reste la « nouvelle créature » : je, fils adoptif de Dieu, par la foi en Jésus-Christ, je, avec foi et sans l'œuvre dont il n'y a pas lieu de se glorifier ; je, vide, pauvre et nul : universel. Qui suis-je ? Je suis je, voilà tout.

La première citation se réfère aux communautés grecques, hébraïques et latines, aux classes sociales et aux rôles sexuels ; la deuxième à l'événement initial auquel le moi doit son surgissement : l'incarnation de Jésus-Christ, mort et résurrection. Ces deux courtes phrases distinguent donc pour la première fois les appartenances et l'identité. Celle-ci s'arrache à celles-là. De leurs formats se détache la Nouvelle.

Par la chair pécheresse dont seule la foi nous délivre, saint Paul ne désigne pas seulement le corps, besoins et passions, mais son plongement dans un collectif dont nous aimons ressentir la chaleur de fusion, subir les lois et partager l'agressivité réactive. Ses *Épîtres* désignent par là ce que j'appelais naguère libido d'appartenance. La plupart des péchés de la chair, nous les commettons selon l'entraînement mimétique, par pression des pairs et dans l'enthousiasme aveugle de la cohésion nationale, tribale, familiale... par corporatisme ou maffia. Qui a le courage du je ? Nous les commettons plus souvent que *je* ne les commets, tant le péché concerne le nous, c'est-à-dire la loi, et non le je personnel, qui nous en délivre. Lorsque saint Paul nous « relève de la Loi », il libère d'abord notre identité propre de ce lien collectif.

### *Nouveauté du je*

Ce je a-t-il jamais existé dans les ères qui précèdent les Épîtres de saint Paul ? Les citoyens d'Athènes, démocrates, c'est-à-dire occupés à distinguer avec soin leur équipe d'élite des esclaves, métèques, femmes et autres barbares, sans travail ni métier, s'occupent des affaires de leur Cité ; à rites fixés, sacrifient à leur déesse éponyme Athéna, guerroyent parfois, contre Sparte ou les Perses : organisent donc, honorent et défendent leur nous. Tous ensemble condamnent ceux qui observent, objectivement, les astres, et Socrate qui conseille, subjectivement, de se connaître soi-même. Le collectif exclut objectif et subjectif.

Depuis son alliance, le peuple élu, de même, tourné vers sa Loi, la respecte, l'honore, enseigne à ses enfants son histoire sainte, lutte, quand il le faut, contre les Philistins ou les Samaritains, expulse les εθνοι de son Temple. Le *nous* se réalise dans son contrat d'élection avec Dieu, seul à dire le principe d'identité : « je suis qui ou que je suis ». Je ne sache pas qu'en son invention immortelle du droit, Rome n'ait désigné, par ses lois, d'autres catégories que pères de famille, sénateurs, tribuns de la plèbe... citoyens... tous représentants d'un groupe. Pas plus de personnes à Rome qu'en Grèce.

À l'ouverture du I<sup>o</sup> siècle de notre ère, la notion et les conduites d'appartenance pavent donc la Méditerranée. La culture grecque en enseigne une, politique à la fois et cosmique, la tradition d'Israël en transmet une deuxième, sainte ; celle de Rome, une troisième, juridique. La Terre habitée toute entière en pratique une autre, économique et sociale, qui sépare les esclaves des hommes dits libres et nés tels ; les mâles dominants prétendent enfin que la nature en inscrit dans le corps une dernière, sexuelle. Ne disant jamais, à ma connaissance, ni Chrétien ni Christianisme, sans doute par souci de ne recréer aucun nouveau groupe de pression, saint Paul annonce la disparition de l'homme antique, référé à ses groupes ainsi qu'à leur généalogie. L'abandon de ces formats implique donc, pour lui, celui des appartenances correspondantes. Aussi quitte-t-il les lois qui les formaient.

### *Hominisation*

Cette entreprise nouvelle de propagation universelle d'une subjectivité non référée à une culture, non liée à une langue au moins depuis la Pentecôte, non rattachée à quelque généalogie, non obligée par contrat... je ne dis pas que saint Paul la domine totalement, ni qu'il n'eut aucun prédécesseur, comme Socrate, Joël ou les Stoiciens, ni qu'il la réalise aussitôt dans le concret social et historique, je dis seulement que je lis dans ses Épîtres la plus puissante apparition de son projet. Projet si originaire et à si long terme que son geste dépasse sa date et son inscription locales pour participer au destin de l'humain depuis son émergence ; car ladite « nouvelle créature » bifurque ici du passé. Cet avènement participe, en amont, au temps évolutif de l'hominisation ; en aval, sa nouveauté reste toujours vierge depuis deux mille ans, encore et surtout de notre temps, où conduites et discours débordent toujours de l'archaïque *libido* d'appartenance, si puissante, si aveugle qu'au risque de racisme, tout le monde s'y réfère sous le nom d'identité !

La *libido* d'appartenance porte à la plupart des crimes de l'histoire ; une fois gommée, peut advenir la paix. Avons-nous jamais eu besoin d'un autre message que celui-là, iréniste et libérateur ? Il s'agit d'inventer une nouvelle humanité: l'humanité, simplement. Quoi, ici, de réellement nouveau? L'ego universel, l'identité pour tous.

### *Événement, avènement*

Les *Actes*, les *Épîtres* disent à plusieurs reprises que saint Paul se convertit sur le chemin de Damas. Antérieur à cet événement, dont vingt peintres, musiciens ou poètes célébrèrent le souvenir, voici l'authentique avènement, historique puisque Paul lui-même en témoigne, décisif Assis sur les habits de ses complices, Saül assiste au lynchage d'Étienne. Les pierres volent, la victime crie : « Je vois

les cieux ouverts » et, déchiré d'impacts, meurt. Avec le recul que lui procure son site d'observateur, Saül voit les conséquences de la Loi, en aval, comme, en amont, la construction de l'appartenance sur la violence collective. Que va écrire saint Paul, bientôt ? Je vous relève de la Loi, dit-il, c'est-à-dire de la Chair, c'est-à-dire, en partie, de l'appartenance sociale ; délivrez-vous de la Loi, de la Chair, c'est-à-dire du Péché, c'est-à-dire de la Mort... ressuscitez... Quittez ces textes brûlants, revenez à ce que Saül ne verra plus comme un évènement, mais comme un avènement, regardez, de vos yeux grand ouverts, l'acte sanglant que je n'ai pas décrit ; qu'y voyez-vous ? Non seulement des persécuteurs jouissant de la *libido* d'appartenance, mais surtout le vrai commencement, oui, la scène primitive de tout collectif et de tout subjectif. La violence organise et soude le groupe ; au milieu, passion et mort suscitent un sujet individuel. Tous autour d'Étienne : voici le nous, selon une loi dont la lettre tue en effet ; quant aux pierres, elles cachent le sujet, *sub-jectus*, à la lettre : jeté dessous. Avènement du je sous celui du nous. Quoi, ici, de réellement nouveau ? Le sens du sujet individuel et la source de l'appartenance.

### *Les trois contingences de la conscience universelle*

Pour construire ce sujet, *les Épîtres* donnent un sens nouveau à trois termes un verbe, un substantif et un sujet.

*Credo* ne veut plus dire croire, au sens de l'opinion, de la confiance ou de la conjecture (πιστεω, πιστις). J'écris ces deux mots en grec et latin, pour mieux préciser que le verbe croire ne les traduit pas. Voici donc son sens : à supposer que 1 désigne la vérité objective ou, du côté subjectif, la certitude ou la conviction que cette vérité entraîne ; que 0 désigne, au contraire, la fausseté objective ou le rejet subjectif d'une telle erreur, alors croire, en sa signification neuve, signifie désormais parcourir toute sa vie, en hésitant et vibrant, le segment qui les sépare et les unit. La Foi s'aventure dans ce tremblement contingent. « Nous cheminons dans la Foi, non dans la claire raison » (II, Cor. 5,7) *Fides* ne désigne plus la bonne foi ou la confiance contractuelle dans la parole donnée à ou par d'autres, terme d'anthropologie et de droit romain, ni cette *Bona des* que révérait la religion latine, mais une contingence où se mêlent certitude et doute, la conviction et sa négation, la lumière et la ténèbre, connaissance et ignorance, oui, cette folie frémissante, inconnue des âges précédents. Qui peut douter ainsi plus que le Fils qui, à l'article d'expirer, crie au Père sa dérélition ?

Acte irréductible à toute référence collective, la foi nouvelle crée, comme en retour, l'ego qui en devient le sujet. Sous-entendue - comme si elle gisait encore sous les pierres -, la première parole du *Credo*, (*ego*) *credo*, définit enfin la subjectivité universelle induite par cette vibration et son branle Pérenne. Qui suis-je ? La contingence de ma foi. Celui qu'elle va justifier, faire vivre et sauver. De nouveau, qui suis-je ? L'inverse même de l'assurance ; une crainte qui tremble entre être et non-être ; bref, une conscience. La sortie de toute appartenance. Ainsi naquit, unique, double, multiple, tremblante, jetée dans le temps et l'éternité... la conscience moderne. Elle inverse la maîtrise. Du coup, saint Paul invente, comme écrivain, l'aveu de soi, timide et sans gloire, et, avant saint Augustin, la confession de sa vie, ou, en même temps qu'un ou deux autres, contemporains, le roman autobiographique. Ce je constitue son existence par ce que l'on appelle les trois vertus théologiques : Foi, Espérance et Charité, qui décrivent en précision les trois constituants contingents de l'Homme Nouveau. La Foi le construit d'abord. Quoi, de nouveau, en elle ? La contingence dans la cognition.

L'Espérance le meut. Nul mieux que Charles Péguy ne la comprit, qui l'habille en petite fille courant dans la jupe des grands pendant la promenade et sans cesse allant de l'un à l'autre et parcourant, de la sorte, vingt fois le chemin. Vous, adultes, avez le projet d'aller là, elle va et vient, avance et recule, joyeuse, aveugle aux buts de votre errance, pleine d'une énergie juvénile. Motrice, l'Espérance pousse et entraîne. Vers où ? Qui le dira ? Certifie-t-elle, sans aucun doute, l'accès à la vie triomphante ? Non, elle la promet seulement, l'anticipe certes, ne l'assure pas. « Celui qui

laboure doit labourer avec espérance » (1, Cor, 9,10): sait-il s'il moissonnera ? L'Espérance vibre, comme la Foi, doute, comme elle, du Paradis, tente, timide, de vivre l'Éternité aujourd'hui. Elle sculpte le temps, le modèle et le tend. Quoi de nouveau, en elle ? La dynamique vers une nouveauté contingente.

Foi et Espérance l'expérimentent comme saturé d'advenues, d'évènements, de commencements. Elles plongent le je dans ce temps d'avènements. Elles le sortent de tout format pour le faire voler vers les nouveautés. Foi : le moi s'établit, sans assurance, dans la contingence. Espérance : il se meut, sans assurance, et vit, tendu, dans et de la contingence. Ainsi celle-ci fonde et forme la conscience moderne.

À nommer vertus ces deux premières constructrices du sujet, mieux vaut, pour les comprendre, passer du sens éthique et théologal de ce mot à celui d'opératrices propres à créer le sujet radicalement nouveau. La Charité, enfin, sature d'amour les relations avec autrui. Inversant les liaisons contractuelles, politiques ou juridiques, des appartenances anciennes, ce lien total aux autres se noue dans le doute complet concernant la réciprocité: de quelque réponse qu'on la gratifie, agressions et crachats, insultes ou pierres, indifférence, mépris, inimitié, aménité... elle aime toujours, « excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout » (I, Cor. 13,7) Son omnitude intègre Foi et Espérance et plonge, avec encore moins d'assurance, dans la contingence, fluctuante et dangereuse, propre aux relations. Aventureuse et généreuse, cette intégration permet au nouveauje d'avoir rapport avec l'universalité des hommes, de quelque origine que se réclame leur appartenance.

Le moi nouveau se construit d'une triple contingence : foi et doute espérance heureuse à temps indéterminé ; liens d'Amour sans condition. Trois faiblesses, trois puissances. Moins de deux millénaires après saint Paul, Descartes tente de refonder le sujet, en cherchant des assurances. Je doute qu'il y réussît, puisque la contingence et le manque d'assurance, bref, le doute même, président à sa naissance et à sa formation. Montaigne en décrit mieux l'éperdue trémulation. Foi, espérance et charité décrivent de ce nouveau sujet, la non-ontologie : sa noninstallation, sa non-assurance, son non-être, son néant... la désappartenance de l'âme... Quoi de nouveau ? Ego égale zéro.

### Paul, fils

Revenons aux trois lois dont Saül est parti. Qui dicte cette Loi sans faute aux centaines d'articles dont la règle formate les gestes et les minutes du jour ? Qui énonce cette vérité sans exception, attachée à la pensée, à la conduite, à l'univers, au système global des choses et des hommes ? Qui dit cette juridiction sans injustice et cette politique. appliquées de la Ville jusqu'aux extrémités du monde habité ? Qui donc peut obliger, ainsi, au Juste, au Vrai, au Puissant, sinon le juste, le véridique et le tout-puissant : le prophète et Dieu le Père ; le Père sage et philosophe ; l'Empereur juge et Père. Paul porte sur les épaules une trinité universelle de Pères universels. Juste avant de dire : je suis qui je suis, Paul ne dit pas pour rien : avorton (1, Cor. 15, 8) ; il répète aussi : fils adoptif (Gal. 4, 5) ; non par figure de rhétorique, mais en pure vérité. Car en nous relevant de la loi, de la sagesse et du droit, il quitte les pères correspondants et désire que nous nous en délivrions. Contingentes, grâce et foi remplacent la loi nécessaire, folie et faiblesse remplacent sagesse et force.

Qui, dès lors, apparaît gracieux et non légal, fou et non sage, faible et non puissant ? Le Fils. Mal né, après avoir collaboré au supplice d'Étienne; né de père pharisien et citoyen romain ; rené aux pieds de Gamaliel ; né encore une fois au milieu du chemin de Damas, où il vit le Fils. Avorté, adopté, fils prodigue, voyageur, errant même, il délaisse les pouvoirs et la véracité des Pères... oui, je lis, ébloui, les Épîtres énoncer, pour la première et l'une des rarissimes fois de notre histoire, le discours d'un philosophe-fils. Avant lui. prophètes, sages, savants, jurisconsultes... jouaient, sur la

scène de l'universel, le rôle de père ; voyez avec quelle ardeur se précipitent Platon chez le tyran de Sicile et Diderot chez la Tsarine Catherine... mais, aussi bien, après eux, philosophes et savants, intellectuels et donneurs de leçons... tous, à l'envi reprennent le plus vite possible la place et la figure du Père, éventuellement après avoir tué les leurs. Avoir raison, saisir la puissance, juger; à l'inverse, critiquer, détruire, qu'il ne reste rien des textes que des cendres. Toujours le pouvoir, jamais le savoir. Je n'ai jamais lu que des Pères exemplaires ; j'ai été formé dès l'enfance par des paroles qui jamais ne se trompaient... je n'entendis jamais que raison et terreur.

J'ai rencontré l'avorton et l'adopté avec reconnaissance. Je lui ressemble au moins sur les points les plus faibles : le Fils n'a pas toujours raison, ne sait pas tout, cherche, trébuche, erre, se trompe, revient sur ses pas, risque l'erreur, la faute, le fouet, les pierres sous lapidation, la tempête et le naufrage, la faim et la soif, la prison, la solitude, la descente en panier le long d'un mur de séquestration... vase d'argile fragile, pressé de toutes part et non pas écrasé ; persécuté, abandonné, ne sachant qu'espérer, non désespéré, terrassé, mais non annihilé... Saint Paul vit en Fils, pense en Fils, agit en Fils, au moins trois fois, par rapport à ses trois Pères, devant lesquels ses échecs s'accumulent, persécutions, risées, tribunaux. La foi du Fils remplace la loi et la vérité du père, l'espérance du Fils la certitude assurée du père, la charité du Fils la puissance du père. Mais, loin de le tuer, J'écoute et le prie : « Car l'Esprit que vous avez reçu ne fait pas de vous des esclaves pour vous ramener à la crainte. Il fait de vous des fils adoptifs et vous permet de vous adresser à Dieu en l'appelant: *Abba*, Père ». (*Rom*, 8, 15)

Nous vivons, souffrons, pensons, errons, apprenons, inventons comme fils... voici venue l'universalité de l'ego-fils, que même Descartes ne connaîtra pas, car elle plonge dans la foi, l'espérance et l'amour tremblants. Le philosophe-fils hante la tente de contingence, dont les bords fasèyent dans le vent. Je ne comprenais pas pourquoi nous vivions dans l'ère du Fils, je ne pouvais entrer dans la théologie du Fils... avant de rencontrer, enfin, une philosophie que je n'avais jamais saisie, tout justement parce que son auteur ne se présentait pas comme Père. Paulos, faible, petit: fils. Quoi de nouveau? L'ère du Fils.

### *Le Fils adoptif*

Non point fils de famille, mais adoptif La généalogie branle : content de son rôle nourricier, saint Joseph n'engendre point ; Jésus invoque son et notre Père, aux cieux. Père et Fils quittent leur place, leur lien, j'allais dire leur rivalité. Nous entendrons à peine parler de la fraternité de Jacques, métaphorique ou charnelle, les historiens érudits en discuteront encore, éperdûment, qu'importe vraiment. Pour ce qui concerne la mère, charnellement inévitable, mais restée vierge après sa parturition, au scandale de beaucoup, cette innocence efface, pour partie, sa maternité. Renouvelé, le scénario naturel de la génération vire à l'adoption, où le choix de dilection remplace le lien de sang. (*Hominescence*, 174-178). Pour qu'une philosophie, disons fille, s'accomplisse et pense, il faut repenser la généalogie. Ce dénouement du lien de sang par l'adoption, disposition légalisée par le droit romain, favorisa l'universalisation au genre humain de la promesse faite par Dieu au patriarche Abraham : pour que tous participent de l'élection, il fallait qu'elle ne coule pas seulement du sein de Sarah.

Inversement, revenir aux liens de sang nous fit récemment régresser vers des maladies archaïques. Car la pensée occidentale moderne compte son temps, dès l'origine, à partir de cette généalogie adoptive. Nous ne naissons désormais ni de la terre ni de la chair, mais de la volonté libre et de la dilection adoptive. Sur ce compte-temps se fondent une ère nouvelle, une conscience neuve, un autre mode cognitif: la science. Dans l'interminable processus d'homínisation, nous cessons de définir l'homme, nous l'adoptons. Décidément, nous le fabriquons : nouveauté qui, aujourd'hui, nous advient.

### *La puissance de de la mort et la résurrection*

Le fils va-t-il, alors, prendre la place du père ? Sans doute, pour des raisons d'âge, de responsabilité, comme à d'autres par amour pour une femme, la paternité lui vient ; de dilection adoptive, il a des « enfants » à Corinthe et à Philippiques, chez les Galates et les Romains, il éprouve pour eux un amour paternel qui lui inspire de vraies larmes lorsqu'ils errent à leur tour. Le voilà Père. Quitte-t-il, pour autant, la place du Fils ?

Non. Il ne cherche jamais à tuer le Père. Ni Jésus ni Paul, fils tous deux, l'un en chair et sang, l'autre en théorie, tous deux adoptifs en quelque façon, ne conseillent le parricide, comme Platon le fit subir à Parménide ou Œdipe à Laios, comme nous croyons cet acte inscrit quelque part en nos corps. Chacun enseigne à aimer le Père comme celui-là aime le Fils. « Existant en forme de Dieu, Jésus-Christ n'a point regardé comme une proie à arracher d'être égal avec Dieu, mais s'est dépouillé lui-même, en prenant une forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes et, ayant paru comme un simple homme, il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix, ce pourquoi Dieu l'a souverainement élevé... » (Philippiques, 2, 6-9). Se pardonnant l'un à l'autre, le Fils et le Père s'aiment l'autre l'un ; assis éternellement l'un à la droite de l'autre, ils se rendent honneur et gloire réciproquement. Paul sort du format selon lequel pour devenir père il faut tuer le sien et se conduire, par après, comme lui. Avant de le lire, je n'avais pas compris, cognitivement, comment pense un philosophe-fils, ni ce que signifie la religion du Fils ; l'Occident tout entier descend de lui et s'y retrouve.

Asservi aux formats de raison, le Maître répète. Régles sur la dialectique, en poupées mécaniques, le Maître et l'Esclave, en lutte apparente, obéissent, en réalité, à l'empire de la Mort, chacun se conduisant comme son esclave. Le Maître ne règne que par la mort et ne dominera que par la terreur induite par elle. Saint Paul a vu la Mort sous la Loi, l'a débusquée, a voulu la vie et donc a désiré ne jamais régner en Maître. Comme son divin modèle, il subit la mort et ne la donne pas. S'il y a un Seigneur, le voilà Fils ; comme moi, comme toi, comme tous. S'il existe un Père, il s'absente d'ici. Au ciel, dans la transcendance et l'éternité. Le monde réel ne connaît que des Fils. Là, délaissant le règne, la loi, le format, la nécessité... ils en délaissent la Mort Donc ils ressuscitent. Comment devenir Fils ? En supprimant la Loi de Mort. Résurrection, fin du règne de la Mort. La preuve : la *Torah* et le prophétisme biblique, le logos grec et la science, le droit romain, enfin, subsistent et ne meurent pas, comme tout le reste de l'Antiquité. Paul relève des formats mais ne les détruit pas.

*Les Actes* racontent que Paul se sauva de Damas en se faisant descendre des murailles dans une corbeille d'osier, qu'il s'enfuit sain et sauf, de maintes villes, d'Asie ou d'Europe, condamné, parfois lapidé, souvent fouetté, exclu et chassé ; qu'un tremblement de terre le délivra de sa prison ; qu'il débarqua, à Malte, passé tempête et naufrage... tous récits où l'Apôtre des gentils échappe à la mort. Ainsi le roman de sa vie décrit-il, en actes et modèles réduits, ce qu'il professe en parole : la Résurrection. Sa et notre vie combat contre la mort. Sa foi dit que cette lutte réussit. « Mort, où est ta victoire ? Où est ton aiguillon ? » (1, Cor, 13, 55). Le récit des Actes s'arrête-t-il sans avertir pour éviter d'annoncer son martyre et sa disparition sans retour ? Je le crois. Cette absence de fin s'adapte trop bien avec ces annonces répétées de commencements toujours nouveaux, pour que les Actes et Paul ne finissent pas.

Quoi de nouveau, enfin ? La vie et non la mort : notre lutte de ce jour.

MICHEL SERRES

En partie extrait de *Rameaux*, éditions Le Pommier, 2004